

# LE MONDE ILLUSTRÉ

59<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 3023.

SAMEDI 27 NOVEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE RECRUTEMENT EN ANGLETERRE. — A Londres, au milieu d'une foule amusée et attentive, le boxeur Jack Johnson fait un « speech » pour décider de nouveaux volontaires à contracter un engagement dans les armées du roi. Ce mode de propagande obtient un vif succès, car on sait la faveur dont jouit auprès du public anglais le fameux champion noir.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## UN PROPHÈTE

Certain jour du mois de juillet 1869, M. le docteur Amédée Tardieu, alors interne à l'hôpital de la Charité, se promenait au jardin du Luxembourg en compagnie de son ami, Léon Sonrel, ancien élève de l'École normale supérieure, attaché, en qualité d'ingénieur physicien, à l'Observatoire de Paris.

Depuis cette époque reculée M. le docteur Amédée Tardieu, devenu conseiller général du Puy-de-Dôme, membre de la Société de météorologie, fut l'un des fondateurs de l'Observatoire de Montsouris ; âgé de soixante-treize ans, il est actuellement médecin au Mont-Dore. Nous rappelons, tout d'abord, ces titres à l'estime et à la vénération de tous, pour bien établir que, dans l'histoire qu'on va lire, si extraordinaire dut-elle paraître, rien ne peut laisser place à un soupçon de charlatanisme ou de hablerie, pas même de mise en scène ou « d'arrangement ». Elle nous parvient, d'ailleurs, par l'intermédiaire de l'éminent professeur M. Charles Richet dont personne ne peut mettre en question ni la bonne foi ni la pénétration psychologique.

Ce jour de l'été de 1869, — c'était le 23 ou le 24 juillet, vers quatre heures de l'après-midi, — Tardieu et son ami Sonrel faisaient donc les cent pas dans l'une des allées de la vieille Pépinière aujourd'hui disparue. Tardieu marchait à la droite de son compagnon qui le devançait un peu. Ils causaient : de leurs travaux, de leurs projets d'avenir ; Sonrel avançait, à pas réguliers, et tout à coup, regardant « en haut », il s'arrêta :

— « Oh ! fit-il, qu'est-ce que c'est ? La guerre ! Tu es sur les boulevards... Tu es chef de corps... Quelle émotion ! Tu comptes de l'argent à la gare du Nord... »

Il reprend sa marche ; Tardieu le suit ; Sonrel s'arrête encore, le regard perdu dans l'espace :

— « Te voilà dans le train avec beaucoup de monde, poursuit-il ; oh ! tu fais halte à Aulnoye ! Te voilà à Hirson... Te voilà à Mézières... Mais où vas-tu ? Sedan ! Ah ! quelle bataille... ! Quel désastre ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Le docteur Tardieu ne s'inquiète pas outre mesure de ces paroles singulières : à plusieurs reprises, déjà, Sonrel l'avait étonné par une sorte d'état hypnotique qui se manifestait à l'improviste, au cours des conversations les plus banales. Il attribuait ces « absences » à des crises passagères de somnambulisme, bien que, dans ces accès, Sonrel parlât les yeux ouverts et sans que rien changeât dans sa physionomie. Il écoute donc, un peu surpris, tout de même, de l'émotion de son ami ; celui-ci continue :

— « Te voilà au siège de Paris... Tiens, je suis officier supérieur. Comment ? Je meurs en trois jours ! Je meurs... je meurs... Oh ! mon Dieu ! ma pauvre femme est enceinte d'un enfant que je ne connaîtrai jamais... Mais tu es là, tu as soin d'eux... Oh ! que tu es bon ! »

Puis il précise des circonstances de l'avenir médical et intime de Tardieu ; voit, dit-il, son ami marié, puis père, puis très malheureux. — « Ah ! que je te plains ! » conclut-il. Et tout à coup, il s'arrête, paraît se réveiller d'un rêve et questionne : — « Tiens, te voilà ? Qu'est-ce que je t'ai dit ? » Tardieu, maugréant, le bouscule : — « Voilà près de trois heures que tu me traînes dans cette allée ; que diable se passe-t-il dans ton esprit ? Tu m'as conté tellement de choses que si j'en vois seulement le quart, j'en serai stupéfait, car je n'y comprends rien... » Et il répéta à Sonrel ce que celui-ci avait prophétisé durant son accès d'hypnotisme ; mais, à la vérité, il demeura fort incrédule et, les jours, les semaines et les mois s'écoulant, il finit par n'attacher aucune sorte d'importance à ce bizarre incident.

Au mois d'août 1870, — un an après la promenade au Luxembourg, — Tardieu est nommé chirurgien en chef de la 8<sup>e</sup> ambulance de la Croix-Rouge. Il part de Paris le 27, pour rejoindre l'armée de Mac-Mahon au camp de Châlons. Pour gagner la gare, il passe, avec ses voitures et ses infirmiers, par les boulevards : l'émotion est intense et la foule est grande ; Tardieu conseille aux médecins qui l'accompa-

gnent de solliciter la charité parisienne en faveur des blessés : aussitôt les pièces d'or, les billets bleus, les gros sous remplissent les képis présentés aux passants. A la gare de l'Est, l'encombrement est tel qu'on ne peut songer à s'y attarder : l'ambulance se dirige vers la gare du Nord ; on gagnera Châlons par la ligne de Maubeuge et les Ardennes. En attendant la formation du train, le docteur Tardieu compte le produit de la quête réalisée par ses assistants : ils ont reçu 36.000 francs. Et, tandis qu'il aligne ses additions et empile sur une table les louis et les écus, tout à coup, revient à sa pensée le souvenir de la promenade faite, un an auparavant, sous les marronniers du Luxembourg, aux côtés de son ami Sonrel ; il se rappelle les paroles de celui-ci : — « *Je te vois comptant de l'argent à la gare du Nord !* » De ce moment-là, l'obsession de la prophétie ne le quitte plus : elle se réalise d'heure en heure, avec une précision effrayante : *le train avec beaucoup de monde* — le changement de ligne à *Aulnoye*, — à *Hirson*, — *l'arrêt à Mézières*, — Sedan, *le désastre*.

Puis ce fut le retour, le siège de Paris. L'ambulance Tardieu est fixée à Arcueil. Sonrel y vient souvent pour rendre visite à son ami. Il y fait connaissance avec tous les médecins, et, le soir, à la table commune, Tardieu disait à ses camarades : — « Ce Sonrel que vous avez vu aujourd'hui, quel garçon singulier : il m'a prédit, l'année dernière, tout ce qui m'est arrivé depuis le début de la guerre — et bien d'autres choses encore : il m'a annoncé qu'il serait officier supérieur et qu'il mourrait en trois jours ». A quoi les médecins, sceptiques par profession, répondaient, non sans sourires : — « On verra bien ! »

Or, en novembre 1870, Léon Sonrel est nommé commandant du génie auxiliaire sous les ordres du colonel Laussedat, quinze à vingt jours plus tard, il est malade, s'alite : c'est la petite vérole noire : il meurt le troisième jour, laissant sa jeune femme enceinte de l'enfant qu'il ne devait jamais connaître. Toute l'ambulance d'Arcueil fut atterrée : les plus incrédules, devant cette constatation, durent reconnaître qu'il y avait là un fait extraordinaire, inexplicable, mais patent et qu'aucun raisonnement, aucune discussion ne pouvaient entamer. Hasard ? Coïncidence ? — Peut-être. Mais coïncidence et hasard d'autant plus frappants qu'ils s'appliquaient à d'autres circonstances accessoires, également prédites, et dont la réalisation s'était accomplie dans l'ordre annoncé.

Il ne s'agit point ici d'imposer aux lecteurs la confiance absolue et aveugle aux prophéties en général, et, pour ma part, je ne crois pas aux Nostradamus passés et présents dont les ténébreuses élucubrations prêtent à tant de commentaires, et sont rédigées en termes si élastiques qu'on y peut trouver, « après coup », tout ce qu'on veut y voir. J'ai constaté que tel verset de telle célèbre prophétie a servi, tour à tour, suivant l'occasion, à prédire l'élection d'un Pape, le couronnement de Napoléon I<sup>er</sup>, ou la restauration du comte de Chambord. Mais, en ce qui concerne la révélation du docteur Amédée Tardieu, le cas est bien différent : il n'y est question que d'événements privés et intimes : le voyant n'a perçu l'avenir que dans les faits qui le touchaient personnellement ou qui intéressaient l'ami dont l'existence était étroitement mêlée à la sienne : s'il parle de la guerre, du désastre de Sedan, du siège de Paris, ce n'est qu'autant que ces grands faits d'ordre général auront à influencer sur leur destinée à tous deux. Il y a là une restriction, dont je n'ai pas la prétention d'évaluer l'importance, mais qui pourra guider les savants soucieux de ce genre d'études. Je ne fais ici, d'ailleurs, que résumer, et bien imparfaitement, les différents récits de M. le docteur Tardieu : on devra les lire au complet dans les *Annales des sciences psychiques*, fascicule d'octobre dernier ; M. le professeur Charles Richet est le directeur de cette revue ; l'autorité de son nom exclut, je le répète, tout soupçon de fantaisie ou d'inauthenticité.

On pense bien, au reste, que le docteur Tardieu, mis en éveil par la réalisation si rapide et si tristement merveilleuse des faits annoncés par son ami, se remémora souvent les paroles entendues au cours de cette extase de trois heures sous les arbres du Luxembourg. Admet-

tons, pour parer à toute controverse, que, malgré l'attention qu'il y apporta, il ne put les retenir toutes ; admettons encore que, dans l'effort postérieur nécessité pour se les rappeler, il lui advint de les reconstituer imparfaitement. Ce qui reste certain, c'est que sa sincérité est hors de doute : or, pendant les quarante-six ans écoulés depuis la prédiction de Léon Sonrel les événements de sa vie intime se sont présentés tels que les avaient pressentis le prophète : carrière politique et médicale, veuvage, maladies, tristesses, second mariage, tout s'est déroulé conformément aux révélations émises en une crise d'hypnotisme. Et c'est au point que, dans les premiers jours de juillet 1914, M. Joseph Montet, ancien élève de l'École Normale, ayant rencontré le docteur Tardieu au Mont-Dore, lui dit en prenant congé : — « Nous nous reverrons bientôt à Paris. — Non, répondit Tardieu, cette année je n'irai pas à Paris ; je me suis même empressé d'en faire revenir ma femme et mes enfants parce que, dans quelques semaines au plus tard nous aurons la guerre. — La guerre ! s'exclama M. Montet stupéfait ; pourquoi la guerre ? Qu'en savez-vous ? — C'est, répondit Tardieu, par suite de la prédiction Sonrel : tel événement qui m'est personnel s'étant réalisé dernièrement et devant coïncider avec la guerre, j'attends une conflagration européenne d'un moment à l'autre.

Interrogé, depuis lors, sur cet étrange rapprochement, le docteur Tardieu précisa que, dans son extase du Luxembourg, Léon Sonrel, après avoir annoncé, ainsi qu'on l'a vu, les désastres de 1870, avait ajouté, les larmes aux yeux : — « Ah ! mon Dieu ! ma patrie est perdue, la France est morte ! » Puis subitement, levant les yeux, il avait repris, d'un ton inspiré : — « Ah ! La voilà sauvée ! Elle va jusqu'au Rhin ! Je la vois triomphante, reine des nations ; tout le monde l'admire ; son génie resplendit sur l'Univers... ! »

Le devin, ajoutait le docteur Tardieu, n'avait point indiqué la date de la revanche ; il avait dit simplement que, à l'époque où se produirait, dans la vie de son ami, tel événement intime qu'il annonça, la nouvelle guerre avec l'Allemagne ne serait plus éloignée. Cet événement s'étant accompli au printemps de 1914, Tardieu, fidèle à la croyance qui l'avait assisté et conduit durant tout le cours de son existence, en avait déduit que la guerre était proche et avait pris ses dispositions en conséquence.

Il n'avait point fait mystère de ses prévisions : sa foi en elles était si ardente que, quelques mois avant le coup de tonnerre du 1<sup>er</sup> août 1914, se trouvant à Bruxelles où il avait été appelé pour une conférence médicale, il prononça, au cours d'un banquet, les paroles que voici et qui surprirent beaucoup les prudents et éminents confrères dont il était entouré : — « En 1915 nous irons à Berlin et nous récupérerons l'Alsace et la Lorraine ». De ceci cinquante savants émérites peuvent témoigner avec d'autant plus d'impartialité et d'autorité qu'ils se souviennent tous d'avoir accueilli par des exclamations ironiques la prédiction inattendue et alors invraisemblable du docteur Tardieu.

G. LENOTRE.

## L'INCENDIE DE L'ANNEXE DU BON MARCHÉ

La nouvelle s'est répandue hier de ce sinistre, et a causé un grand émoi, d'autant que l'on s'en exagérait les résultats au premier abord, en entendant annoncer que les magasins étaient la proie des flammes. C'est seulement l'annexe située à l'angle des rues de Sèvres et du Bac, s'étendant jusqu'à l'hôpital Laënnec, et particulièrement affectée aux rayons de tapis et d'ameublement qui a été détruite. Dans les étages supérieurs on avait installé depuis le début la guerre, un hôpital militaire sous la direction du Dr Variot, et dont, aussitôt l'alarme donnée, on a pu évacuer les quatre-vingt-dix-huit blessés qui y recevaient des soins.

Ce sauvetage, rapidement opéré, on n'a eu à déplorer d'autre accident que le commencement d'asphyxie de quelques braves pompiers accourus pour combattre l'incendie, et auxquels des soins ont été aussitôt prodigués.

Le feu qui s'était déclaré dans la matinée dans les caves, n'a pu être définitivement apaisé qu'à huit heures du soir.

Les dégâts sont évalués à plusieurs millions, et quant à présent on n'a pu établir les causes du désastre.

X...

## JOURS DE GUERRE

Se trouver pendant quelques heures, le temps d'un dîner et de la soirée qui suit, avec un aviateur, un de ces jeunes hommes qui personnifient plus particulièrement l'intrépidité, l'endurance magnifique de nos armées, donne en elles une confiance, une admiration plus grandes encore. Ils extériorisent plus nerveusement que leurs frères de la tranchée les impressions reçues. Ils ne « travaillent » que pendant quelques heures, mais, ce « travail » est périlleux, il exige des qualités morales et physiques assez particulières, que l'homme d'autrefois n'a pas connues, qu'on ne peut comparer, et d'assez loin encore, qu'à celles montrées par les premiers navigateurs. Entre deux vols, ils restent dans leurs camps, qui sont isolés, différents de ceux des autres armes. Un aviateur touche une solde plus élevée qu'un officier ou sous-officier de même grade; ils forment une sorte d'élite, qui n'est, pour la noblesse et la bravoure, ni plus, ni moins qu'aucune partie de l'armée, mais qui doit à l'audace, à la spécialité de ses manifestations une place à part.

Ce soir, notre jeune ami, des ailes d'or brodées sur une manche de son uniforme d'un bleu si clair, nous raconte, avec ces gestes à bras ouverts qui évoquent l'avion en mouvement, une rencontre qu'il eut en l'air, avec un *aviatik* allemand qui, venant en sens inverse, passe à cinquante mètres de lui. Les pilotes penchés sur leur volant précipitent la marche tandis que les deux observateurs se canardent à qui mieux mieux. La course, — à quelle vitesse, à quelle hauteur ! — les enivre. Pendant qu'ils criblent mutuellement de leurs projectiles l'oiseau qui passe dans un champ si rapproché, de la main gauche ils se menacent, et hurlent d'affreuses injures... Le temps de le lire et à plus forte raison celui de l'évoquer, le drame s'est joué dans l'espace. Mais au crépitement de leur mitrailleuse, au ronflement de leur moteur, dans le vertige de cette route effrénée qu'ils tracent dans le vif de l'immensité, aussitôt refermée derrière eux qu'ouverte par l'appareil, on imagine les hurlements sauvages, obscènes, de ces héros, qui ne savent plus si le vent qui les déchire est encore celui de l'atmosphère terrestre ou, déjà, celui des grandes tourmentes infinies de l'au-delà...

Et ce fait, qui n'a pas été raconté, d'un aviateur français atterrissant en plein ciel, en pleine course, sur la plate-forme d'un avion ennemi et le chargeant sur le dos, comme les Primitifs ont représenté à l'imagination des croyants saint Michel terrassant le démon. Seulement, le saint était armé d'une lance... L'aviateur, lui, ne possède qu'un revolver et, penché par-dessus son appareil, qui va peut-être naufrager dans l'espace, il brûle la cervelle de l'ennemi, qui, sous lui, s'effondre dans le vide, l'abîme, la mort...

\* \* \*

*Mercredi.* — ... Quatre premiers ministres anglais déjeunaient aujourd'hui au Ministère des Affaires Étrangères. C'est un fait au cours de cette guerre qui n'a pas marqué, semble-t-il, autant que l'événement méritait qu'on y insistât. Il est vrai que les choses qui paraîtront le plus surprenantes, invraisemblables, inouïes, avec le recul de quelques années, quand sera passée la tourmente, ne sauraient plus nous saisir aujourd'hui. Nous pouvons être comparés à des éponges sursaturées d'eau. Un moment vient où elles ne peuvent plus boire. L'Angleterre sortie de son splendide isolement pour traiter de ses propres affaires sur le continent, à Paris, chez ses alliés, cent ans exactement après 1815 !... Un jour, les historiens auront beau jeu de faire de ces rapprochements qui produisent une clarté comparable à celle de la foudre au milieu des nuées et des ténèbres.

Le général Gallieni assistait à ce déjeuner. Je le vois passer, quelques instants après qu'il en est sorti, seul dans son automobile conduite par un soldat auprès duquel un planton est assis. Le général est en civil, chapeau melon noir. Il se tient au milieu de la banquette, pour mieux apercevoir devant lui, entre les épaules des deux hommes assis sur le siège. Saminceur, son col haut, son profil busqué, ce regard droit, qui va loin derrière le lorgnon, donnent l'impression de la décision, du tranchant. Dans la manière dont il est placé, seul au centre de la voiture, si droit, ne s'appuyant, ne s'accoudant pas, on devine l'homme d'action qui a su dominer son corps.

L'auto file, les passants qui aperçoivent ce civil ne songent pas qu'il puisse être le ministre de la guerre, le populaire gouverneur de Paris qui, en septembre 1914, était, pour ceux d'entre eux qui n'avaient pas fui, ce qu'est un phare pour des navigateurs désemparés...

\* \* \*

*Jedi.* — *Carnavalet.* — Des salles froides dont l'atmosphère est sans couleur et sans saveur, où l'on ne retrouve ni ce rayon de soleil, ni cette pointe d'encaustique, de cire, qui donne aux parquets ce vernis, cette croûte de jour bleu qui effare à première vue le philistin et, d'ailleurs, n'en éloigne jamais un assez grand nombre des musées.

Des cadres vides enferment dans les limites rectilignes de leurs bordures un fragment de muraille grise, sur laquelle sont tracés à la craie des numéros... 84... 86... 87... Là, souriait une dame, par Vestier; ici, dans les plis cassés, fracassés d'un manteau de velours, un prévôt des marchands, par Largillière, ramenait contre sa poitrine une main aux doigts effilés, à demi enfouie dans un gant de peau de chamois...

... Des vitrines garnies autrefois de porcelaines précieuses, de charmants colifichets, d'atours ayant appartenu à des femmes de Paris et à cette Reine de France victime d'une rafale, dont l'horreur n'avait point été dépassée jusqu'à ce que l'immonde flot des armées germaniques eût recouvert de son limon la Belgique et le Nord de la France... Le velours des écrans de verre ne porte plus que des épingles, de petits crochets après lesquels, de temps à autre, subsiste quelque relique jugée d'une valeur insuffisante pour mériter qu'on l'emmène en captivité.

Ainsi en est-il des objets inanimés comme des personnes; une aristocratie, — disons une *élite*, pour sembler modernes, — se forme parmi eux, les plus magnifiques sont les plus exposés; leur splendeur leur est un fardeau et le poids de leur passé une gangue douloureuse. Les caves de Carnavalet et de solides réserves d'une préfecture méridionale ont reçu les émigrés

de choix... Qu'ils doivent, à l'heure actuelle, regretter le voisinage des humbles souvenirs qui n'ont pas quitté les salles du plus parisien des musées!.. Comme j'imagine qu'aux journées radiées de septembre 1914, les exilés de Paris, devant les horizons céruléens de la Méditerranée, les vapoureux chaos des cirques pyrénéens ou les sables de la côte basque, frangés d'une éternelle écume, enviaient les humbles mais tenaces faubouriens, les *Parigots* qui s'étaient jugés de suffisamment peu de prix pour oser affronter la colère allemande! Pareils aux chères et tricolores babioles de Carnavalet, dormant sur le gainage désert des vitrines, ces Parisiens veillaient dans leurs maisons abandonnées avec sur le cœur l'image de la galère triomphante voguant sous son azur parsemé de fleurs de lys et portant la fière devise : *Je vogue, mais ne sombre pas.*

Dans l'un de ces transparents sépulcres, pieusement profanés par les mains de leur conservateur, M. Georges Cain, le masque de Voltaire est demeuré; sous son vif coloriage, son air piquant, le sourire n'en est point atténué... Quelle ironie dans ces salles qui ont avec leurs cadres vides, la tristesse des chambres d'hôpital où les lits ont gardé la tiédeur et le creux des corps anonymes récemment emportés... 84... 86... 87... 93... Quelle amère satisfaction sur les lèvres du favori de Frédéric de Prusse!.. Les paupières lourdes qui capotent les yeux légèrement tournés vers la droite, donnent à ce masque l'air d'écouter... Sans doute, quelque voix de l'au-delà, comme une invisible abeille dont le miel est l'immortalité en bourdonnant à ses oreilles lui susurre-t-elle, indéfiniment, les vers de Musset.

Les cadres sont vides; cependant, il reste dans Carnavalet fermé aux visiteurs, mais que M. Georges Cain a voulu nous montrer aujourd'hui, à M. Demothe, conservateur du *Musée du Cinquantième*, à Bruxelles et à moi, il reste plus de souvenirs qu'il n'en faudrait pour donner en ce moment la fièvre à toute une population... Marat, Robespierre, Danton... Bonaparte... Napoléon III... L'attentat de Fieschi et le coup de poignard de Charlotte Corday, l'échelle de Latude et le berceau du Prince Impérial!

Un des dons les plus récents faits au musée est un de ces plans, de ces « tableaux » plutôt, qui représentent, en relief, avec une minutie d'extrême Asie, au millième, les monuments et les hommes d'une journée fameuse. Ce dernier évoque, sur la place Vendôme, au 29 décembre 1855, le premier retour des troupes d'Italie... Sur le balcon du Ministère de la Justice se tiennent l'Impératrice et l'Empereur. Toutes les fenêtres sont garnies d'une foule enthousiaste. L'armée est rangée en bon ordre, tout autour de la place dans un pêle-mêle confus et multicolore...

La place Vendôme... Quand y verrons-nous repasser des troupes victorieuses?

... Nous continuons notre promenade, entre le conservateur d'un musée de Paris volontairement dévasté et le conservateur d'un musée de Bruxelles, dévasté celui-là par l'ennemi... Mais ces Belges héroïques, qui n'ont plus rien, donnent l'image de cet homme vraiment heureux recherché par le plus puissant prince de la Perse, qui ne trouva le bonheur chez un être vivant que dans l'humble cabane habitée par le plus pauvre de ses sujets, lequel n'avait même pas la chemise que lui réclama le prince, qui désirait la porter pendant une heure pour obéir au conseil de son devin préféré.

M. Demothe est dans l'aviation. Il ne pense qu'aux avions, aux « boches »... Il me semble qu'il regarde distraitement parfois les œuvres d'art !...

\* \* \*

*Samedi.* — « Alors, vraiment, les robes se portent « comme ça »... maintenant ?... Que c'est joli, la soie !... »

Les doigts rugueux frôlent l'ample jupe...

— « ... Comme c'est doux... ajoute le second permissionnaire. Puis : Il fait chaud, *ici*... »

La jeune femme, dans le salon où flambent quelques bûches, regarde les deux amis qu'elle n'avait pas revus depuis quinze mois...

— Mais vous avez grandi !

Ils ont grandi, en effet... Ils sont plus bruns, aussi, et beaucoup plus larges des épaules.

Ils parlent comme des ressuscités... Ils disent : *Maintenant... Ici*... Et ce *maintenant* a l'air d'arriver de si loin... Et cet *ici*, c'est comme s'ils parlaient d'un lieu où ils n'espéraient jamais ou jamais plus mettre les pieds.

Ils se sont assis inconfortablement et regardent devant eux comme des chats...

Le piano attire leurs yeux. Ils demandent, ils implorent un peu de musique, un air... *d'avant*...

— *D'avant* !... La jeune femme comprend et sourit...

Elle essaie les notes... Elle dit, en se retournant à demi : « C'est que je n'ai jamais plus joué ça... *depuis* !... »

L'un des deux permissionnaires, comme s'il sortait ce titre des profondeurs de sa mémoire, comme les archéologues arrachent au sol de la Grèce ou de l'Égypte une statuette mutilée, demande : *The Funny Old Fakir.*

*Avant*, les orchestres de restaurant le jouaient. La jeune femme attaque le *Funny Old Fakir*. Timidement, d'abord, puis avec plus de chaleur... Cet air anglais évoque le vin de Champagne, les danses *d'avant*, les années qui précéderent 1914, comme balayées par un souffle de plaisir.

Les deux soldats se taisent. Ils rêvent...

Mais voient-ils un restaurant de nuit avec ses lustres reflétés par les miroirs, ses femmes si décolletées, leurs robes si entravées, tenues si serrées par leurs danseurs. Croient-ils encore respirer la chaude buée musquée ?...

Non.

... Dans une forêt, où la nuit tombe en cette saison dès trois heures du soir, une forêt infinie, avec de grandes futaies abattues, ce qu'ils *voient*, les jeunes guerriers, ce sont d'étranges villages, des cités nègres, aux case-mates de bois recouvertes de branchages et de terre battue, si ingénieusement et, souvent même, si artistement aménagées : les *cagnas*, les *bungallows* où ils vivent depuis tant de mois, avec leurs frères d'endurance et d'héroïsme.

Tous deux à la fois soupirent... La jeune femme cesse de jouer et les regarde... Ce n'est pas le restaurant de nuit qu'ils regrettent, — mais la forêt !

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction interdites)



Sur un pan de mur nos braves soldats ont marqué leur passage.



Le célèbre « Bois » où pendant des semaines l'on s'est tant et tant battu !



Le bois du Trou-Bricot. — Devant passe la route de Souain à Sommepey.



Un échantillon des projectiles que l'on reçoit dans cette région :  
un obus de 270 !



On enlève du champ de bataille les nombreux cadavres allemands  
qui l'encombraient.

LE TROU-BRICOT, NOM QUI FIGURA SOUVENT DANS LES COMMUNIQUÉS.



[Photo M. Meys]

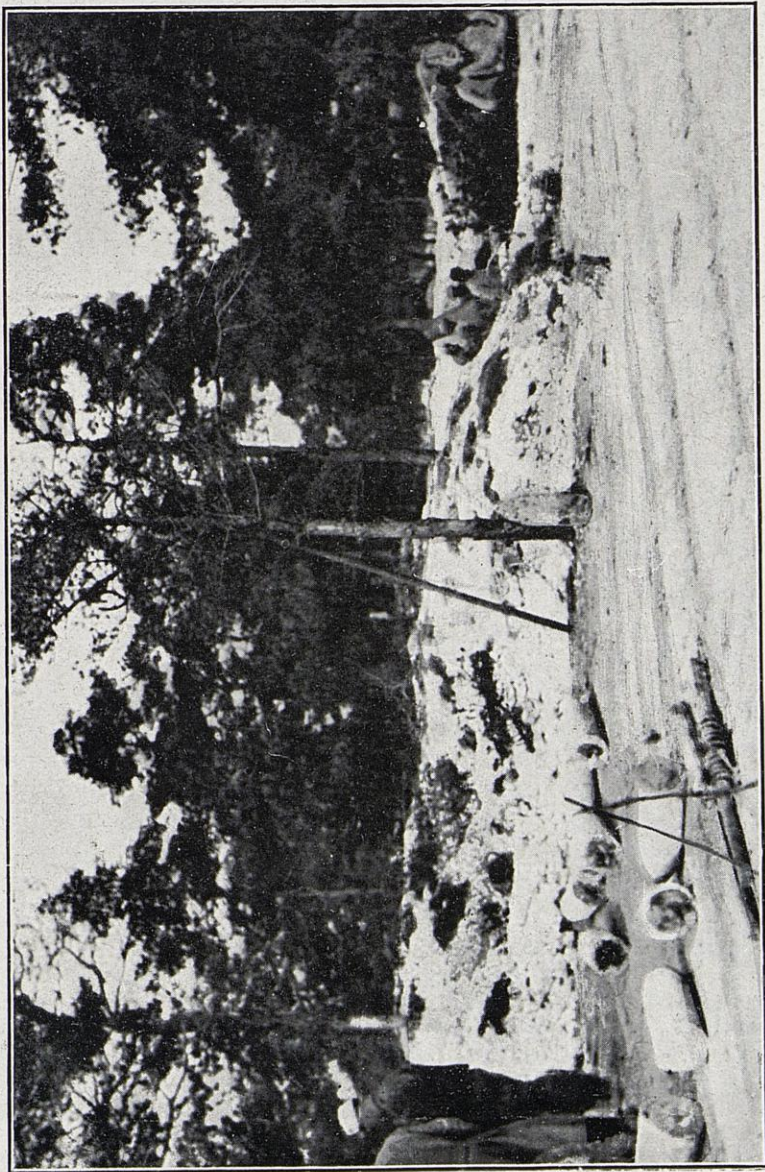
M. ALEXANDRE RIBOT, MINISTRE DES FINANCES. — Au moment où le premier emprunt de guerre français est émis et rencontre auprès des épargnants et des capitalistes un succès qui doit maintenir notre pays au premier rang des puissances financières du monde, M. Ribot, à qui revient l'honneur d'avoir conçu cette splendide opération et de la réaliser, a bien voulu nous autoriser à prendre cette belle photographie qui le représente dans son cabinet au Ministère des Finances. (Voir l'article, page 340.)



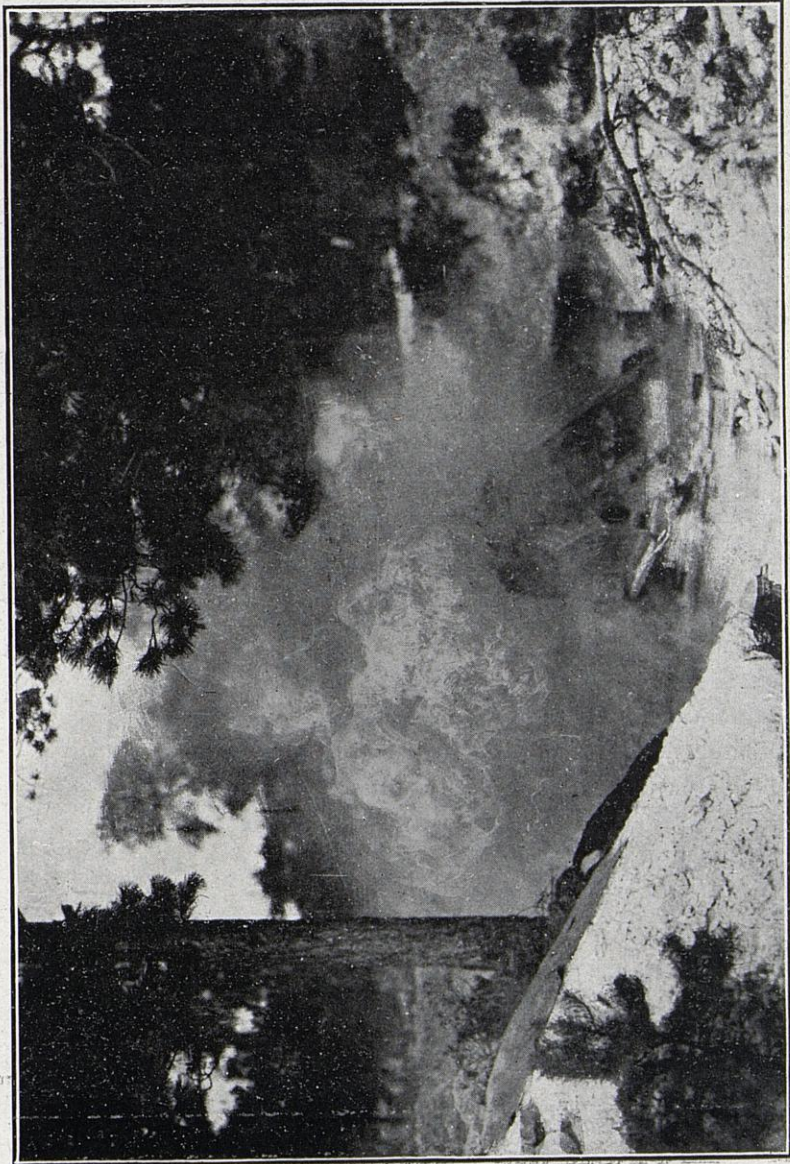
LA GRÈCE ET LES BALKANS. — Carte de la Grèce montrant les rapports de ce pays avec la Serbie, l'Albanie et la Bulgarie. En consultant cette page on pourra se rendre compte des issues qui s'ouvrent devant les Serbes battant en retraite devant les flots pressés de leurs ennemis; de même, on verra dans quelle région peut se produire l'offensive des Alliés, venant au secours de la Serbie.



C'est en toute sécurité que nos artilleurs, au fond de leur trou, font le service de la pièce.

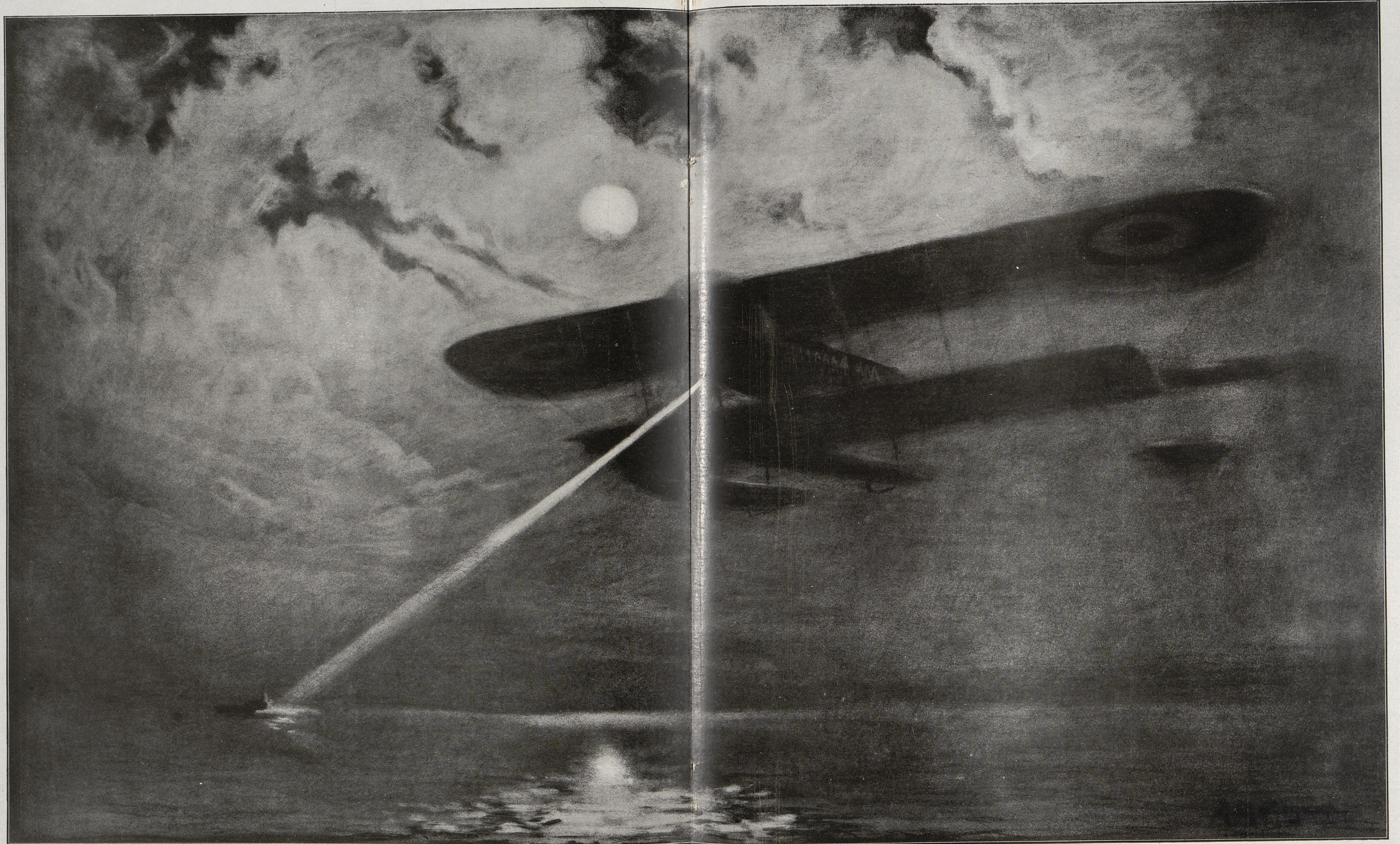


Nos batteries, bien défilées, sont à l'abri de tout repérage par l'ennemi.



Le coup part et l'obus va porter chez nos adversaires ses terribles ravages et y entretenir la crainte de nos canons et de nos munitions qu'ils savent supérieurs aux leurs pour la quantité comme pour la qualité.

CE QUI POURRAIT ÊTRE UNE HISTOIRE SANS PAROLES



COMBAT D'UN HYDRAVION CONTRE UN SOUS-MARIN AUX DARDANELLES (Composition de A. Malignon.)

Voici, aux prises, deux des plus stupéfiantes inventions des hommes : l'oiseau qui se meut dans l'espace, qui vole aux plus hautes altitudes et qui, à son gré, redescend ensuite, pour raser gracieusement la surface des eaux, livre combat au monstre marin qui, après être venu un moment respirer, plonge tout à coup, et s'enfonce au sein de l'Océan. Acharné à la lutte, l'hydravion dédaigne l'air, son élément, et demeure très bas afin de pouvoir mitrailler son adversaire; dans le même temps, le sous-marin oubliant l'asile que lui offriraient les flots, reste à la surface pour poursuivre de ses projectiles l'oiseau qui tourne au-dessus de lui.

FEUILLETS DE ROUTE EN ORIENT  
(Suite)Serbie, le 1<sup>er</sup> novembre 1915.

La voie ferrée qui part de Salonique et monte au travers de la Macédoine jusqu'à Uskub où elle se divise en deux branches vers Belgrade et vers Mitrovitza, rejoint le Vardar à Durmusku. Elle le suit alors fidèlement épousant ses courbes et ses méandres entre de hautes collines dénudées qui, à Demirkapu (les portes de fer), resserrent leur étroite et forment une gorge sauvage où s'engouffrent en hurlant un vent de tempête.

Elles s'écartent ensuite pour faire place à de vastes plaines mornes et stériles, sans horizon.

C'est dans ce couloir que se sont engagés les premiers éléments de nos troupes chargés de protéger, aussi loin que leur importance présente peut le leur permettre, la communication avec notre base navale.

De Guevguéli, située à la frontière gréco-serbe, elles ont gagné Strumitza-Station, puis Demirkapu et enfin Krivolak où elles se sont fortement établies, gardant aussi jalousement sur leur gauche les points de passage de la Crna (Tcherna) et interdisant aux ravitaillements bulgares, en attendant de faire mieux, la grande route qui se dirige vers Pilep.

Nos braves troupiers, que rien n'étonne plus, ont foulé sans émoi ces champs macédoniens où tant de civilisations se sont heurtées, cette terre fertile uniquement en souvenirs historiques, patrie d'Alexandre le Grand et cause primordiale de l'éternelle question balkanique.

J'avoue qu'il faut une forte culture intellectuelle pour trouver du charme à cette rude contrée qui semble garder en elle toute l'horreur des chocs formidables dont elle fut le théâtre, terre de désolation que toutes les races humaines ont arrosée de leur sang, où elles ont fini par vivre côte à côte sans se jamais mêler, terre de brigandage dont chaque ravin a des allures de coupe-gorge.

C'est ici, à n'en pas douter, que Gustave Doré trouva l'inspiration des immortelles planches dont il illustra l'Enfer du Dante.

Un fleuve torrentueux qui roule des eaux boueuses dans un cours sinueux de grand serpent aux courbes brusques, quelques arbres rabougris, un sol recouvert d'ardoises, des monts aux arêtes vives dont les sommets peu élevés s'enveloppent de nuages bas, un soleil timide et pauvre dont les rayons dispensés parcimonieusement se plaquent comme une projection tantôt sur un pic, tantôt sur un versant abrupte, de ci, de là quelques misérables villages dont les maisons en terre battue ont la couleur du sol et qu'on ne pourrait distinguer de loin sans leurs petites mosquées dont les minarets blanchis s'élançant vers le ciel, jalons posés autrefois sur la terre d'Europe par l'Islam triomphant, tel est le pays où les braves enfants de la France chevaleresque viennent combattre pour la défense des faibles.

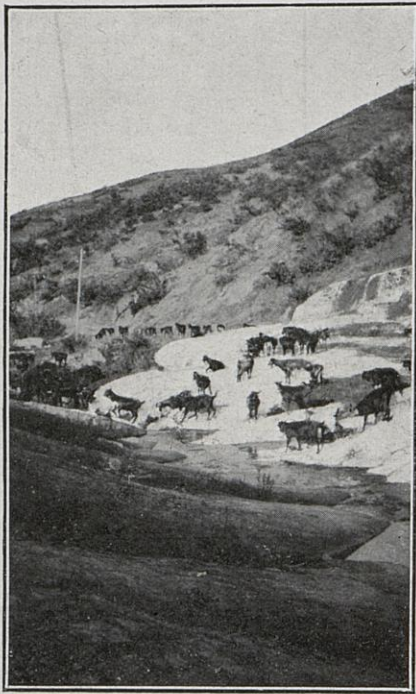
Ici tout est nouveau, tout est compliqué pour nous. Notre armée se heurte à de nombreuses difficultés : pas ou peu de routes, des pistes impraticables pour les voitures, des rivières sans eau qui, semblables aux oueds algériens, se transforment brusquement en torrents, des villages sales aux maisons remplies de vermine et, pour finir, dans certains coins, une population hostile en partie composée de Bulgares.

Bah ! qu'importe tout cela ?

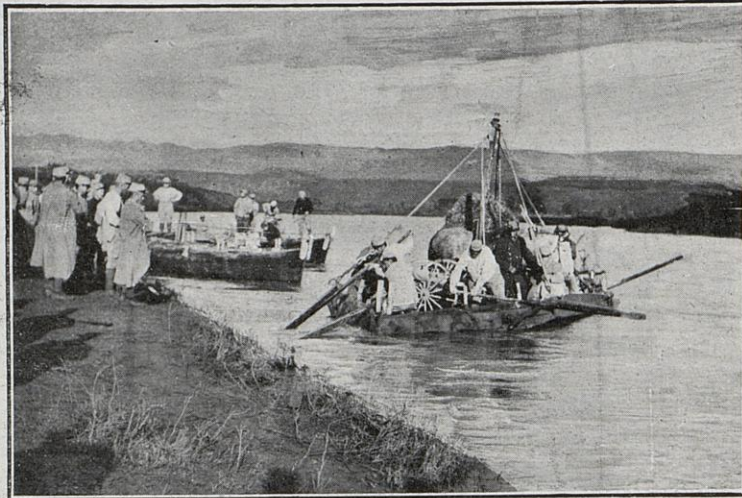
Le premier moment de surprise passé, tout le monde s'est mis à la besogne et au bout de quelques jours, grâce à l'esprit de décision de notre général en chef, grâce à l'énergie de chacun, voici que tout commence à s'arranger.

Des équipes de travailleurs améliorent les routes, construisent des digues, jettent des ponts, nettoient les bourgs.

Les premières troupes qui ont franchi le Vardar ont employé des barques locales que le courant faisait dériver à 250 mètres de distance ; elles l'ont fait avec une audace et une habileté dignes du débrouillage proverbial du troupière français. Les unités placées sur les sommets font monter leurs approvisionnements par les mulets des mitrailleuses ; des commandants de compagnies ont acquis des petits ânes du pays ; un lot de chevaux acheté en Egypte par le général Sarrail est mis à la disposition des régiments ; les méde-



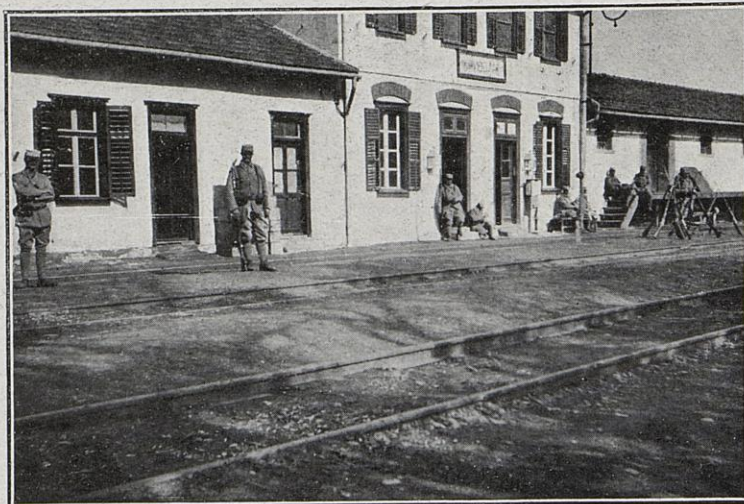
Un site du col de Babuna.



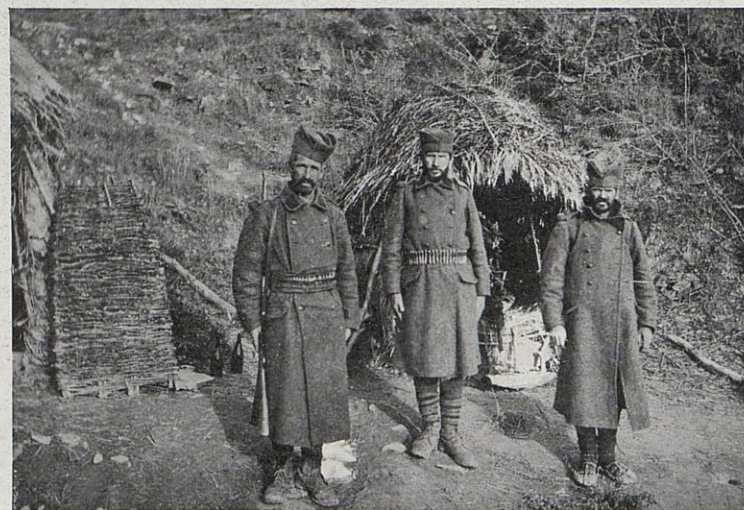
Nos premières troupes traversant le Vardar.



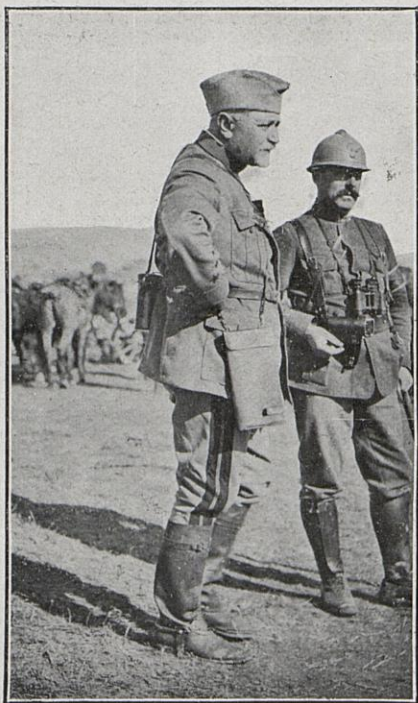
Le général X... surveillant des mouvements de troupes.



La gare de Krivolak occupée par nos soldats.



Gardes-voies serbes le long du chemin de fer.



Le général de division L... assiste au passage du Vardar



Soldats serbes revenant de se battre à Istip.

cins assainissent les eaux, font brûler les tas d'ordures ancestrales qui entourent les villages, badigeonnent à la chaux les murs des maisons habitables.

On balaie, on nivelle et les habitants, d'abord un peu timorés, nous regardent à présent avec stupéfaction.

Qui sait ? Notre exemple leur servira peut-être ? N'ai-je pas vu tout à l'heure les gosses crasseux et pouilleux du village de Négotin où je me trouve en ce moment aller chercher de la terre dans l'ancien cimetière turc qui leur sert de jardin de jeux et s'efforcer, sans succès d'ailleurs, de boucher les interstices du vieux pont vermoulu qui traverse le ruisseau.

Quant aux rebelles qui pourraient être tentés de se livrer à des attentats sur nos isolés, ils savent qu'une surveillance constante est faite par des patrouilles et que les gendarmes serbes dont la bravoure est proverbiale, n'ont pas l'habitude de plaisanter.

Ils ont un aspect terrible, ces gendarmes, avec leur fusil, leur sabre, leur revolver et les poignards qui sortent de chacune de leurs bottes.

La justice est expéditive. Les brigands sont traités comme des brigands.

Les amis des Bulgares n'ont donc qu'à bien se tenir et, jusqu'à présent, ils se tiennent bien. Quant aux Boulgres eux-mêmes, ils ont déjà, par deux fois, fait connaissance avec nos poils.

Ils ont attaqué vers le 23 octobre du côté de la station de Strumica qui est un point assez vulnérable car la voie ferrée, à cet endroit, se trouve sur la rive gauche du Vardar.

Ils furent repoussés sans peine par nos troupes qui venaient de s'installer et profitèrent de l'occasion qui leur était ainsi offerte pour pousser de l'avant et s'emparer des villages de Rabrovo et Tatarli.

Ils recommencèrent l'expérience le 30 en s'efforçant de nous enlever une hauteur près de Kara-Hodzali, hauteur qui nous sert à protéger de la rive gauche, la gare de Krivolak située sur la rive droite du Vardar. Ils goûtèrent là de nos mitrailleuses et, à un moment même, de nos baïonnettes. Leurs prisonniers nous ont déclaré qu'ils ne pensaient pas avoir des Français devant eux. Ils savent à présent ce que cela coûte.

Cela ne veut pas dire que les Bulgares ne soient pas des adversaires sérieux ; leur infanterie est, au contraire, mordante et brave, mais nos hommes ont vu des batailles si effroyables que ces combats leur semblent jeux d'enfants, puis ils sont contents de reprendre enfin la guerre de mouvements, et cela leur donne un moral contre lequel ne peuvent rien les soldats de cette campagne impopulaire, de cette guerre de trahison.

\*\*\*

A quelques quarante kilomètres de nous les Serbes continuent à lutter désespérément avec des sursauts d'énergie qui nous remplissent d'admiration.

C'est, évidemment, sur eux que les Bulgares ont mis la plus grande partie de leurs forces espérant en finir avec la courageuse petite armée qui leur est opposée, avant que ne soit terminée notre concentration.

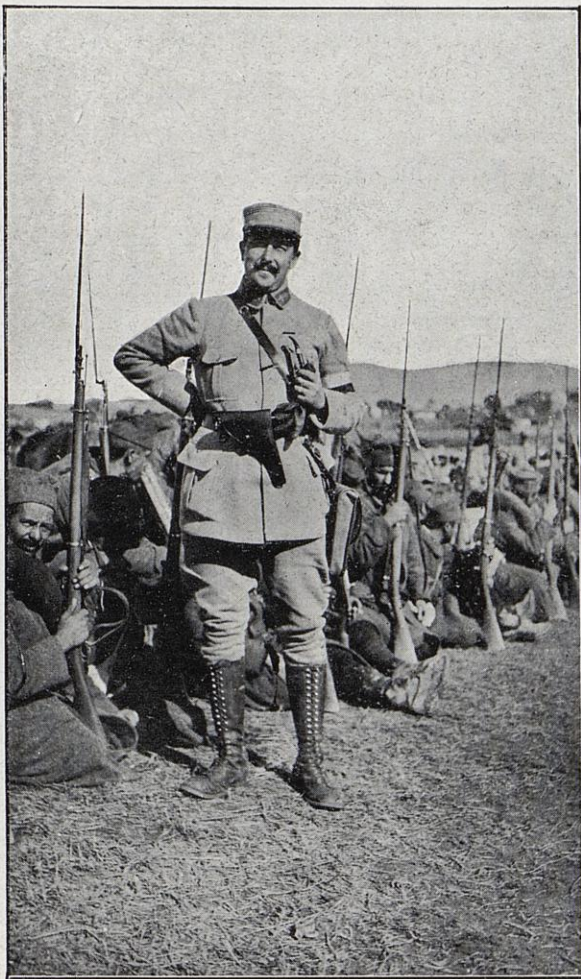
A chaque instant nous la croyons perdue, cette poignée de héros, et nous nous lamentons d'être arrivés trop tard. Mais, au moment le plus critique elle reprend le dessus, comme elle vient de le faire en infligeant dans le défilé qui conduit à Prilep une défaite sanglante à son ennemi trop pressé. Quelles âmes ont-ils donc ces soldats qui se battent depuis trois ans sans arrêt, qui luttent contre des ennemis supérieurs en nombre, supérieurs en artillerie et en munitions et qui trouvent le moyen de leur résister, de les rejeter parfois hors de leurs frontières ?

Ils ont la foi dans les destinées de leur Patrie, ils luttent pour la Liberté, pour l'indépendance. J'en ai rencontré quelques-uns l'autre jour et je les ai salués respectueusement. Calmes, silencieux, graves, ils sont l'image même du devoir.

Leurs vêtements sont usés, leurs baïonnettes ne piquent plus, les cartouches leur manquent, peu importe !

Séparés de l'armée, ceux-ci ne touchaient plus d'approvisionnements ; ils vivaient comme ils pouvaient, ne mangeant souvent pas, ne demandant rien. Beaucoup avaient de pauvres figures fiévreuses, mais dans leurs yeux brillants on lisait une résolution farouche, indomptable. J'ai cru voir nos soldats de la Révolution. Ne craignez plus rien, à présent, le terme de vos souffrances approche. Vos sacrifices n'auront pas été vains et votre belle Patrie sera sauvée.

Bientôt vous pourrez célébrer la victoire avec vos frères, les fils de la France martyrisée, mais elle aussi indomptable et immortelle comme la Serbie, avec vos frères de race les Russes, avec vos grands amis les Anglais qui viennent de pénétrer en Macédoine pour vous secourir.



Un de nos plus affectionnés confrères, le lieutenant..... officier à l'armée d'Orient.



La route qui va de Demirkapu à Krivolak sillonnée par des convois d'approvisionnements.



Nos soldats, pour franchir le Vardar, s'embarquent tant bien que mal sur des bateaux du pays.



Panorama d'ensemble de la ville de Négotin.



Panorama de la vallée de la Biesme.



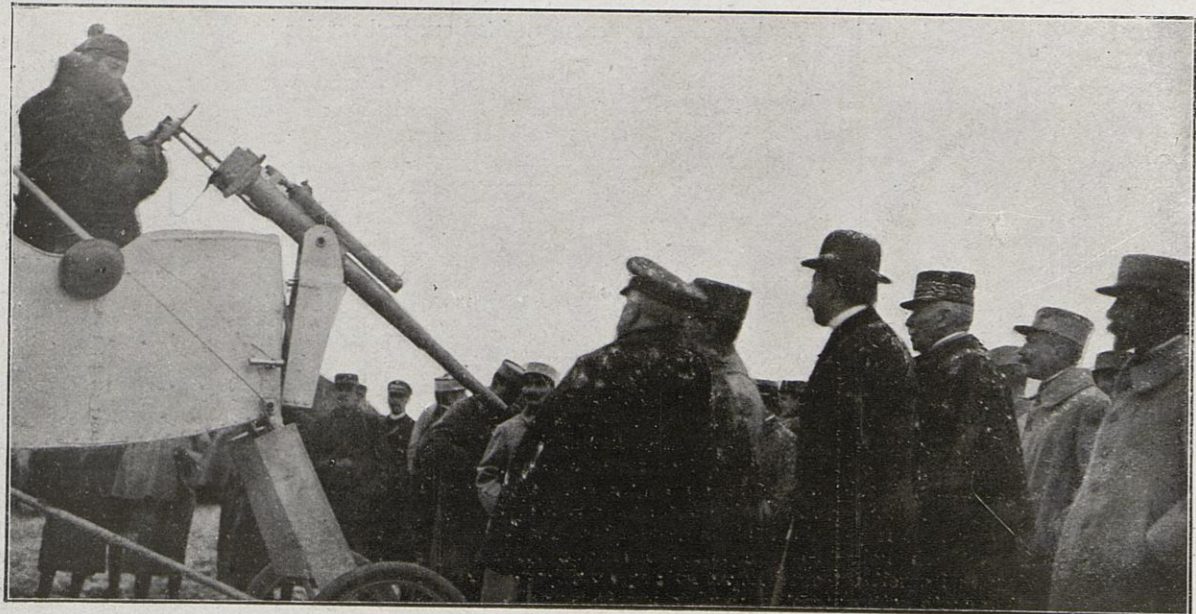
Le Président de la République s'apprête à remettre leurs drapeaux aux troupes de la cinquième armée.



M. Poincaré et son escorte visitent l'héroïque cité de Pont-à-Mousson.



Le Président, dit aux aérostiers et aviateurs : « Vous rapprochez l'heure de la Victoire ».



M. Poincaré se fait expliquer par un aviateur le maniement des nouvelles mitrailleuses.



Le Président, accompagné de M. Besnard, dans la grande plaine neigeuse.



Devant le Président et les personnages de sa suite, les pilotes effectuent des manœuvres.

## LA VIE MILITAIRE

## LA SITUATION DES ARMÉES

Enumérer les localités où nos actions d'artillerie ont pris nettement la supériorité sur celles de l'ennemi, pendant ces derniers huit jours, jusqu'au 20 novembre, ce serait donner la nomenclature presque entière de celles qui jalonnent la ligne de contact. Il faut donc se borner à mentionner les secteurs où les résultats obtenus ont été plus particulièrement remarquables : les batteries ennemies ont été réduites au silence par les nôtres en Belgique ; en Artois, surtout vers la Fosse Calonne, qui touche presque Liévin au nord ; sur le front sud de la Somme, entre Montdidier et Roye ; sur le front de l'Aisne, au plateau de Nouvron ; aux Eparges, et enfin en Alsace. Des tirs de concentration, qui ont eu pour effet de détruire beaucoup d'ouvrages allemands, ont été exécutés surtout sur le front de la Somme, à l'ouest et au sud-ouest de Péronne, ainsi que dans le secteur en Argonne et Meuse.

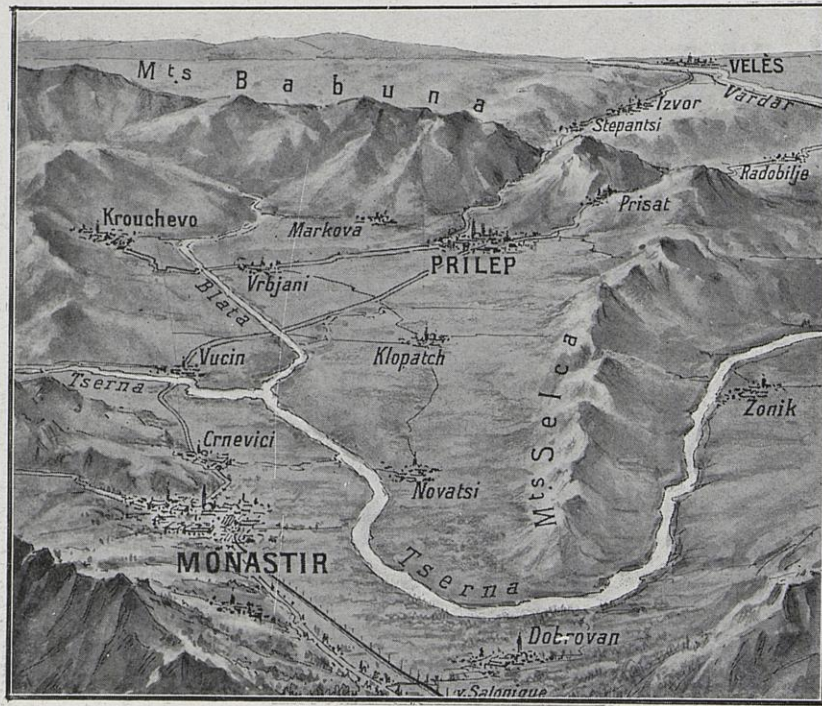
Dans les tranchées rapprochées, les combats à la grenade se sont déroulés avec une grande violence en Champagne, sur nos nouvelles positions, où nous restons en contact très direct avec les Allemands, toujours vers La Courtine et au nord de la Main de Massiges. La guerre de mines a marché de pair avec les combats de tranchées, dont elle est, en réalité, une forme. Elle s'est remarquablement développée à l'ouest de Péronne, vers Frise ; dans l'Argonne ; enfin, entre Meuse et Moselle, vers Flirey, en Woëvre.

Nous n'avons pas prononcé une seule offensive réelle en dehors des tranchées ; quant aux offensives de l'infanterie allemande, beaucoup plus rares que la semaine précédente, elles ont été aussi beaucoup moins énergiques. On n'en compte que deux, du 13 au 20 novembre : la première en Artois, contre l'ouvrage du Labyrinthe. Ce fut une attaque brusquée, sans préparation spéciale par l'artillerie, afin de ne pas donner l'éveil, et dont le but évident était de nous reprendre par surprise au moins une partie de cet ouvrage si compliqué, conquis sur l'ennemi. Les fantassins allemands sont parvenus ainsi jusque dans nos lignes ; mais ils ont été très vite rejetés avec de lourdes pertes par notre contre-offensive. La seconde, qui a comporté plusieurs tentatives à court intervalle, avait pour objectif la butte de Tahure, en Champagne. Elle n'a pas été conduite, ni exécutée, avec l'énergie des attaques précédentes ; on peut même dire qu'elle a été entreprise sans conviction, ce qui est la plus mauvaise des conditions pour une attaque. Elle a été repoussée facilement. En somme, sauf en ce qui concerne le travail de destruction accompli par nos canons, la semaine du 13 au 20 a été marquée non par une accalmie, ce serait trop dire, mais par une moins grande activité, de part et d'autre, que les deux ou trois semaines précédentes. Il faut attribuer ce ralentissement à l'ennemi plutôt qu'à nous. En effet, nous n'avons pas l'habitude de lancer des quantités de petites attaques dans toutes les directions, comme les Allemands le font la plupart du temps, sans le moindre succès d'ailleurs. Nos offensives, quand elles ont lieu, sont vigoureuses et confiées à d'importants effectifs, en vue d'un résultat ayant une valeur réelle, et que jusqu'à présent nous atteignons toujours.

En Russie, la situation reste à peu près stationnaire. Les Allemands continuent à subir des revers locaux sur le front de Riga à Dwinsk, et il se confirme qu'ils fortifient avec beaucoup de soin des lignes de défense en arrière de leurs positions actuelles. Sur le Sty, notamment aux environs de Tchartorysk, ils font en ce moment un gros effort, et les Russes ont dû légèrement reculer, mais non d'une façon inquiétante jusqu'ici. La raison de cet effort paraît être de chercher à produire une diversion, en menaçant de nouveau la direction de Kiew. Diverses dépêches annoncent, en effet, qu'une armée russe se concentre vers le delta du Danube, venant d'Odessa. C'est un danger qui s'annonce pour les Bulgares, qui, pris à revers, comme eux-mêmes ont pris les Serbes, pourraient se trouver dans une fort mauvaise position. Répondre à

cette menace par une autre vers Kiew, et même au-delà, en cas de succès, vers Odessa, paraît tout indiqué. Mais il est peu probable que l'armée d'Ivanhof, jusqu'ici victorieuse, se laisse facilement refouler ; et si les Allemands ont dégarni leur centre pour renforcer leur armée du Sty, il n'est pas douteux que les forces russes opposées seront à bref délai augmentées en conséquence. Tout dépend, bien entendu, des effectifs en présence, de leur armement et de leur approvisionnement en munitions. Or, sur ces divers points d'importance capi-

Nous devons donc considérer que l'ennemi a gagné dans les Balkans la première manche. Il a voulu nous empêcher d'ouvrir aux Russes les Dardanelles et le Bosphore, en fournissant aux Turcs les munitions qui leur manquaient. Il y a réussi ; c'est une affaire entendue. Il a voulu du même coup rompre le cercle de l'investissement qui l'empêchait lui-même de se ravitailler. Il y a également réussi. A-t-il maintenant d'autres projets, et sont-ce ceux qu'on lui prête ? Que l'empereur Guillaume aille ou n'aille pas triompher à Constantinople, cela importe



LA SERBIE MÉRIDIONALE.

tale, nous sommes trop mal renseignés pour prévoir les événements.

Je disais la semaine dernière que l'Italie et la Russie devraient intervenir sans retard, si les Alliés tenaient d'abord à sauver l'armée serbe d'un écrasement certain, et la malheureuse Serbie d'un envahissement total, et s'ils voulaient, d'une façon générale, rétablir nos affaires dans les Balkans. Or, depuis une semaine, l'intervention italienne ne s'est encore manifestée que sous la forme de quelques coups de canon tirés par un bateau, contre les côtes bulgares ; c'est assez pour indiquer des intentions ; mais au point de vue pratique c'est d'une conséquence nulle. Quant à l'intervention russe, elle se borne encore, à l'heure où j'écris ceci, à cette concentration, non officiellement confirmée d'ailleurs, d'une armée sur le bas Danube, à la frontière de la Dobroucha. Ajoutons qu'une escadre russe croise au large des côtes bulgares, démonstration assez platonique ; et c'est tout jusqu'ici. Le temps passe, cependant, et les Austro-Allemands, ainsi que les Bulgares, le mettent à profit en redoublant d'activité. L'armée serbe recule sans cesse, ne pouvant même plus tenir ses positions de défense, parce qu'elles sont successivement tournées par l'est, si elles font face au Nord, ou par le Nord, si elles font face à l'Est. Ainsi, cette armée en arrive à s'adosser aux limites de l'Albanie et du Monténégro, tandis que l'ennemi tient toute la Serbie ; elle n'a plus d'espace pour reculer, et la fin est malheureusement certaine avant peu.

La ligne tenue par les forces anglo-françaises est bonne ; elle est stratégiquement très favorable à une action offensive contre la gauche des Bulgares. Mais la situation de la ligne stratégique n'est pas tout, et sur cette ligne, il faut avoir de quoi en tirer parti. Or, les forces anglo-françaises sont notablement insuffisantes. Elles doivent se borner à défendre, non sans succès du reste, les positions qu'elles occupent, à exécuter de brillantes contre-attaques, après avoir repoussé les assauts des Bulgares, et même à pousser un peu en avant pour s'emparer de quelques villages. C'est très honorable ; mais comme résultat pratique c'est à peu près nul ; et il n'est pas possible de faire plus.

La question est maintenant de savoir quelle suite comportent les affaires, et de quelles forces disposeront les alliés pour que cette suite, qui fera l'objet de la seconde manche, ne ressemble pas à la première. Une expédition allemande dirigée par terre, à travers l'Asie Mineure, paraît peu réalisable, pour bien des raisons que je développerai peut-être prochainement, si l'idée prend corps. Une expédition qui viserait, également par terre les Indes anglaises, à travers l'Asie Mineure, l'Arménie et la Perse, paraît encore plus chimérique. Mais de toute façon, il y a une chose qui tombe sous le sens ; c'est que le maintien de nos troupes en Orient dépend de ce que nous voudrions et pourrions faire, et que les effectifs à y envoyer, tant les nôtres que ceux de nos alliés, doivent être calculés et réalisés de telle façon que notre but soit sûrement atteint, sans risquer un échec, qui, à cette distance, se transformerait facilement en désastre.

Général BERTHAUT.

## L'EFFORT POUR LA VICTOIRE

Jusqu'ici, grâce aux mesures financières qu'une politique prudente avait prévues dès le temps de paix, grâce aux conventions passées avec la Banque de France, grâce au concours empressé que l'épargne a fourni en souscrivant aux bons et obligations de la Défense Nationale, la France a pu, sans rouvrir le grand-livre de la Dette, sans établir d'impôts nouveaux, sans introduire aucun remaniement dans son régime fiscal, malgré la réduction de recettes qu'elle subit du fait de l'occupation d'une partie du territoire, du ralentissement ou de l'arrêt du commerce et de l'industrie, faire face sans difficulté aux besoins immenses, dépassant toute prévision, que les seize premiers mois d'une guerre que nous subissons sans l'avoir voulue ont révélés.

Il était cependant évident que l'émission des bons et des obligations de la Défense Nationale n'était que la préparation d'une opération de beaucoup plus large envergure, c'est-à-dire d'un emprunt qui liquiderait la situation actuelle et assurerait au Trésor les disponibilités qui lui

seront nécessaires dans un avenir prochain.

C'est cette opération qui, approuvée par les Chambres, fait l'objet de la loi du 16 novembre. Par certaines de ses modalités, l'émission actuelle s'écarte des règles ordinaires. Habituellement, la loi fixe le chiffre de la somme à demander à l'emprunt. Dans le cas présent, cette somme reste indéterminée. D'autre part, la souscription est, généralement, ouverte et close le même jour. Cette fois, elle a été ouverte le 25 novembre et elle le restera jusqu'à une date qui sera fixée par un arrêté du ministre des finances et qui ne pourra, en tous cas, pas dépasser le 15 décembre. Il est d'ailleurs vraisemblable que cette date ne sera pas atteinte et que, devant l'empressement des souscripteurs des premiers jours, devant l'abondance des capitaux qui seront apportés, le ministre des finances sera obligé à fermer rapidement les guichets.

L'emprunt est fait en rente perpétuelle du type 5 0/0, au prix d'émission de 88 francs, payables en quatre termes : 10 francs en souscrivant et trois versements de 26 francs en janvier, février et mars. Etant donné que, contre le versement de 88 francs le souscripteur reçoit un titre d'une valeur nominale de 100 fr. qui lui rapporte 5 fr. d'intérêt par an, le taux réel de placement ressort à 5 fr. 68.

M. Ribot, dans son discours du 12 novembre à la Chambre, les rapporteurs de la loi à la Chambre et au Sénat, la loi elle-même, dans son article 1<sup>er</sup>, stipulent que les rentes actuellement émises « jouissent des privilèges et immunités attachés aux rentes perpétuelles 3 0/0 » et cette déclaration est précisée en termes exprès : « Elles sont exemptes d'impôts ». M. Ribot a voulu que les termes du contrat passé entre l'Etat emprunteur et les prêteurs ne pussent donner prétexte à aucune équivoque, que le contrat fût loyalement conclu et qu'il fût de ceux à la stricte exécution desquels un pays de probité comme la France repousserait avec indignation la pensée de se dérober.

La loi stipule encore que l'Etat s'interdit de procéder à un remboursement des titres de l'emprunt ou à une conversion qui réduirait le taux d'intérêt avant le 1<sup>er</sup> janvier 1931. Le souscripteur a donc assurée une période de quinze ans pleins pendant laquelle aucune modification ne peut être apportée à sa situation. Elle ne peut que devenir plus avantageuse. La rente 5 0/0, en effet, a toujours une tendance à se rapprocher rapidement du pair, sinon même à le dépasser et ce mouvement est d'autant plus actif que les éventualités de conversion sont plus lointaines. Dix ans après leur émission, les titres des emprunts 5 0/0 de 1871 et 1872 étaient cotés entre 115 et 120 francs. Cet exemple montre combien sont larges les perspectives d'avenir pour les souscripteurs actuels. En quelques années, leur capital aura augmenté de 25 ou 30 0/0.

Pour le paiement des titres, les bons de la Défense Nationale sont repris, conformément au décret du 13 septembre 1914, au pair, sous déduction, s'il y a lieu, de l'intérêt correspondant au temps qui reste à courir, cet intérêt ayant été payé d'avance et avec cette condition qu'ils auront été souscrits avant le 20 novembre 1915.

De même, les obligations de la Défense Nationale sont reprises, conformément au décret du 13 février 1915, pour leur prix d'émission de 96 fr. 50, augmenté de la portion acquise de la prime d'amortissement, laquelle est fixée à 0 fr. 25 par cent francs de capital nominal et sous déduction des intérêts restant à courir pour le semestre en cours.

Les titres de l'emprunt 3 1/2 0/0 amortissable sont repris pour leur valeur au 15 décembre 1915.

Ces diverses mesures ont pour objet soit d'achever la liquidation de ce malencontreux emprunt en 3 1/2 dont le succès apparent a péniblement masqué l'échec réel et de consolider, au moins pour une très large part, la dette flottante dans laquelle les bons et obligations de la Défense Nationale entrent pour plus de douze milliards. Si le remboursement des obligations n'était pas exigible avant 1925, les bons à échéance de trois ou six mois ou d'un an obligeaient le Trésor à immobiliser, en prévision de demandes de remboursement, des sommes impor-

tantes. La conversion de cette dette flottante en dette perpétuelle ne donne pas des ressources supplémentaires à l'Etat ; mais elle lui permet d'utiliser celles qu'il devait tenir en réserve.

Ce n'est là qu'une part des mesures prises pour rendre la souscription accessible à tous. La rente 3 o/o qui est, à l'heure actuelle, notre seul fonds d'Etat, est, comme on le sait, répartie entre un très grand nombre de mains et l'on sait aussi que, depuis la guerre, malgré toutes les garanties que présente le crédit de l'Etat, elle a beaucoup fléchi. M. Ribot a voulu permettre aux porteurs de rente 3 o/o de participer à l'emprunt actuel et de compenser, dans une certaine mesure, la dépréciation passagère de leurs titres en leur donnant le moyen de les échanger contre d'autres qui leur procureront immédiatement un intérêt plus élevé et leur réserveront, pour un avenir prochain, des prévisions d'accroissement de capital. Mais il ne pouvait s'agir d'un simple échange de titres, c'eût été une conversion à rebours. Aussi, M. Ribot a-t-il inséré dans la loi un article par lequel les souscripteurs de l'emprunt sont admis à payer le tiers de leur souscription avec des titres 3 o/o, les deux autres

tiers devant être payés soit en espèces, soit en bons ou obligations de la Défense. Les titres 3 o/o sont repris pour 22 francs pour chaque franc de rente. Un titre de 3 francs de rente est donc repris pour 66 francs, ce qui correspond à la moyenne des cours présents. Mais ce titre de 66 fr. ne peut être accepté que pour une souscription de 198 francs. Il a paru juste d'étendre cette facilité aux propriétaires de rente 3 o/o qui n'ont pas la libre et entière disposition de leurs biens et de l'assimiler à un acte de simple administration dispensé d'autorisation et de toute formalité judiciaire.

En ce qui concerne les déposants des caisses d'épargne privées et de la caisse nationale d'épargne, une dérogation a été faite au décret qui limite les retraits de fonds à 50 francs par quinzaine. Ils peuvent être aussi élevés qu'il convient au déposant, à condition qu'ils ne représentent que la moitié des titres souscrits, l'autre moitié devant être fournie par le souscripteur lui-même.

Telle est, dans ses lignes générales, l'économie de l'immense opération à laquelle le nom de M. Ribot restera attaché comme celui de M. Thiers l'est aux emprunts de 1871 et de 1872. Malheureuse-

ment ceux-ci venaient après le désastre,

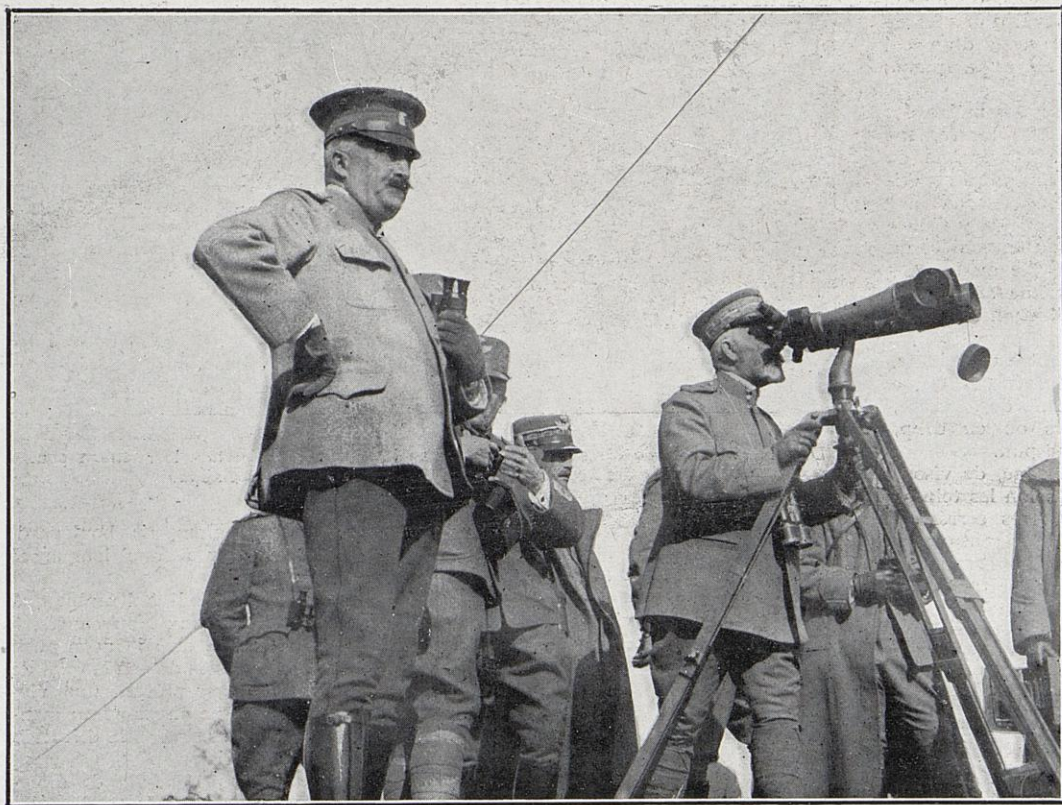
Nous n'en sommes pas là aujourd'hui. L'emprunt actuel a, lui aussi, déjà son nom : l'emprunt de la victoire. Il le gardera d'autant plus sûrement que sera mieux compris, mieux obéi le devoir qui incombe à tous de prendre leur part, de toutes les façons, dans cette lutte sans merci où nous sommes engagés et où, comme M. Ribot le disait à la Chambre « le salut d'un seul ne peut être trouvé que dans le salut de tous ». A l'heure présente, l'égoïste soucieux de mettre à l'abri la petite épargne parfois si durement acquise, à laquelle il est naturel que l'on tienne, ne serait pas seulement une sorte de trahison envers la patrie pour laquelle tant d'autres donnent leur sang et leur vie ; elle serait, M. Ribot le disait encore, la pire des imprévoyances. Les réserves conservées au cours de la lutte, quand elles auraient aidé à assurer la victoire, il faudrait les abandonner à l'ennemi triomphant.

Nul ne peut commettre cette lourde faute envers la patrie, envers lui-même. La confiance qui ne nous a pas abandonnés aux heures les plus sombres reste entière. Nous savons qu'après la victoire, dont nous ne doutons pas, une

œuvre immense sera à accomplir, que nous aurons encore bien des difficultés à surmonter. Mais nous savons aussi que la vitalité de la France est assez grande pour en triompher, pour que ses blessures se cicatrisent rapidement et qu'elle s'élançe d'un essor d'autant plus puissant vers l'avenir que l'issue de la lutte actuelle aura été plus décisive et que les générations nouvelles n'aient, enfin, plus les inquiétudes et les angoisses qui ont pesé sur leurs devancières.

Cela vaut bien, non pas que l'on sacrifie quelques billets de banque car il n'y a pas de sacrifice à les échanger contre des titres sûrs et d'un bon rapport, mais que l'on déroge aux règles ordinaires de la prudence timorée. Plus largement, plus audacieusement on y dérogera, moindre sera le risque et ce sera déjà une belle et impressionnante victoire, qui aura son contre-coup sur l'Allemagne que d'avoir répondu aux tours d'escamoteur de foire par lesquels elle gage ses emprunts sur des montagnes de chiffons de papier par un emprunt sincère, qui aura mis entre les mains de la France de réelles, solides et larges ressources.

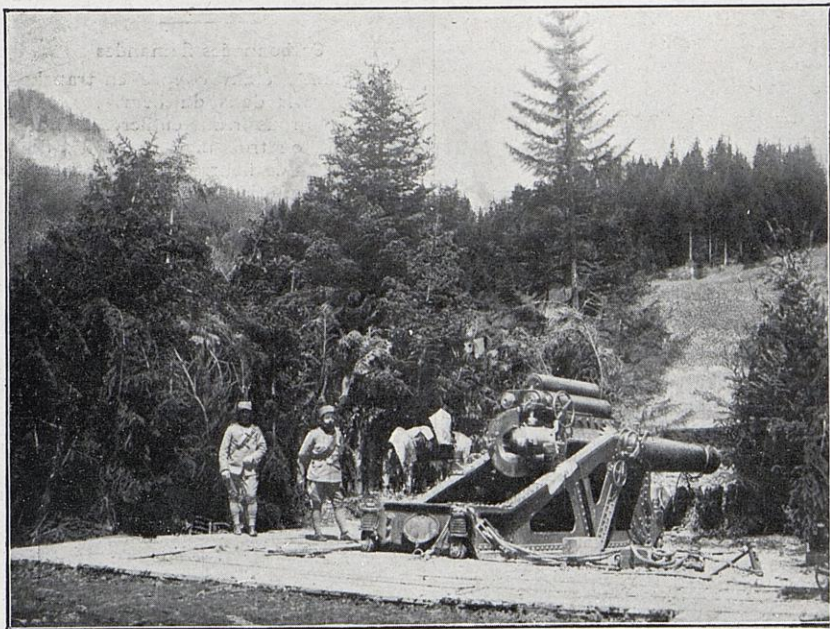
Georges de NOUVION.



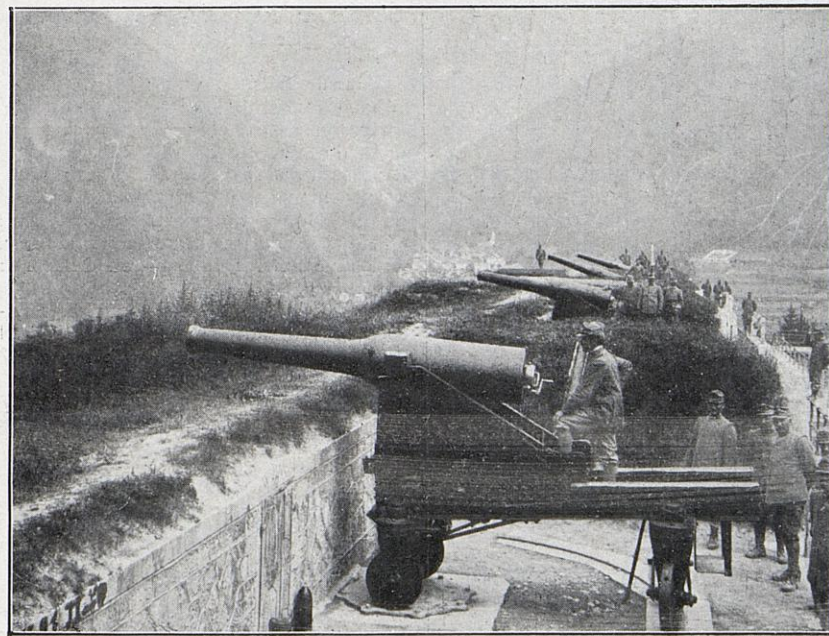
Le Prince Louis-Napoléon, en uniforme d'officier russe, suit aux côtés du roi Victor-Emmanuel, une série d'opérations sur le front italien.



Une patrouille de bersagliers cyclistes en reconnaissance à la frontière de la province de Belluno.



Un mortier de 305 dissimulé dans une gorge du Carso où il attend le moment d'entrer en action.



Une batterie italienne de 149 dont le feu balaie la vallée de X... dans le Haut-Isonzo.

SUR LE FRONT ITALIEN

## LA MODE

Au Bois, c'est vers midi un défilé de visages roses et jolis, de toilettes exquises et de fourrures nouvelles !

Au hasard, je note les figures connues et admirées des grandes vedettes parisiennes et celles — plus jolies encore — des étoiles... de demain. Je croise d'abord « Mme Ch. », en un costume, très réussi, de « L. » que je veux vous décrire car, il est ravissant. Imaginez une robe-manteau, souple et ample d'un écourté hardi. Faite en un tissu écossais : *automne*, ce gris nouveau, mélangé des tons délicieux et dorés des feuilles qui tombent ; brun vert et jaune. Elle se boutonne devant par des boutons de jais taillé, plats, qui rappellent les boutons de corozo.

Elle se ceinture devant largement ; le dos, d'une seule pièce, se fronce légèrement à la taille. La jupe s'ouvre devant et s'orne de poches amusantes doublées de drap *garance*. Les revers du col, très haut ; les parements étroits, le bas de la jupe et l'ouverture de la robe sont aussi ornés de drap « *garance* » et de galons noirs. Cette robe a un chic inouï. Pour compléter cette tenue matinale, notre élégante portait le petit « *trotteur* » de feutre taupé vert bouteille, bordé de faille et enroulé de 2 couteaux souples de perroquet : vert et jaune.

Une autre ravissante toilette vue, là aussi, portée par « C. ». En *duvelyn* « *noir* » bordée et garnie de skungs, au bas de la jupe, au col et aux manches ; très ample et très courte. La petite veste allurée, large formant de nombreux godets et ceinturée de cuir verni rouge vif. Sur cet ensemble sombre, ce détail est d'un raffinement fort élégant !

Elle est coiffée d'un chapeau, de forme *Directoire*, en panne « *noir* », orné d'un rien de skungs et couronné de coques de moire assortie formant un nœud très original. Voilette brodée du même ton. Bottes vernies, lacées intérieurement, le nouveau chic !

Puis encore, un tailleur inédit et vraiment bien parisien. Il était en serge fine « *marengo* », garni sobrement de galons de soie noire qu'une bande de castor rehaussait au bas de la jupe et à la jaquette, longue et très ample. L'originalité de ce costume, d'une coupe très nouvelle, était la garniture de cuir verni noir et *tricolore* qui se glissait en fins



Pelonnaise de vigogne bleue garnie d'opossum.

Le Gérant: Gabriel TULOUP.

liserés, au-dessus du galon de soie : à la ceinture, aux poches de la jupe, à la veste et au col !

De tels riens signent une robe, de semblables détails révèlent la grande marque et la véritable élégante.

On rencontre aussi, de ravissantes redingotes « *Moujicks* », en drap souple *vert olive* ou *bleu marengo*. Ces redingotes, très amples, forment jupes elles s'ornent d'énormes parements, d'un col en astrakan gris et d'une ceinture de cuir cloutée d'acier, à plaque vert ou bleu d'acier : très originale et authentique. La tenue se complète du bonnet *Moujick* en astrakan gris et velours, assorti à la redingote. Ces toques de fourrure assez hautes, sont très à la mode. J'aime moins les petites femmes que l'on croise au Bois, habillées de costumes militaires !

Celles-là réclament surtout l'ironie de nos sourires ou notre indulgence !

En drap bleu horizon, vareuse serrée de « *l'embusqué* », à poches non réglementaires... ; les manches ornées de galons d'or, le col chargé d'insignes, tout se retrouve sur elles en un fouillis de mascarade ! Le résultat est mince, car elles n'arrivent même pas à nous séduire en leurs tenues baroques !

Les manteaux de fourrures, qui consentent à se montrer, sont bien autrement tentateurs en leurs lignes nouvelles. Voici : « *J.-E.* » en manteau de loutre, très court et ample alourdi d'une haute bande de petit-gris et orné d'un col Médicis très haut et de larges parements assortis.

Certains, sont en fourrures mélangées et rases : *breitschwanz*, loutre, rat musqué, taupe ou castor, astrakan de Perse ; etc... Ces manteaux, ainsi combinés, semblent un vêtement court sur jupe bordée de fourrure, car on y ajoute des bandes de skungs, de chinchilla, de civette, ou de putois. Cette mode nouvelle très jolie est en même temps très pratique et permet l'utilisation de toutes les fourrures démodées !

Très chics aussi, en loutre et velours, ornés de renard « *gris fumée* ». Presque tous les tailleurs sont ornés de fourrure, qu'ils soient en velours ou en drap, velours de laine ou homespun.

Ils se cravatent de zibeline, de vison, de putois ou de pékan ; selon les teintes des costumes. Ces cols, très serrés se boutonnent de côté. Fermés, ils entourent étroitement le cou et, ouverts, ils forment des cols très fantaisistes qui se torsadent de façon amusante. Les chapeaux sont jolis, nombreux et de tous les styles. Les plus nouveaux, sont les « *cloches* » de velours ou de panne, les formes *Directoire*, ornées de volumineuses coques de moire placées sur le fond, qu'elles masquent entièrement !

Les petites toques fleuries ont aussi un grand succès : en velours blanc couronné de violettes de Parme blanches, voici une ravissante toque d'hiver !

Puis encore : en velours moiré *gris perle*, incrustée d'une branche de raisins secs en velours même ton uni avec feuillage assorti, cette toque, recouverte d'une voilette grise brodée, drapée à « *l'Américaine* ».

Pour le Bois on voit : les toques de ruban « *gros-grain* », *vert-crû* ou « *noir* » qui se portent avec la voilette à fleurs brodées, de la teinte du tailleur ! Quelques canotiers en satin mat à damiers de velours même ton et ornés d'une cocarde en effilé de soie assorti au chapeau ! Quelques *Niniches*, des formes tronquées, en panne noire : 1860 — ou d'autres : 1830.

Plus du tout de bérets, quelques tricornes et, surtout, des toques à la *Russe* !  
Comtesse MAUD.

## ÉCHOS

POUR NOS SOLDATS

Le *Bulletin des Armées de la République* du 10 novembre publie l'information ci-après :

« L'Œuvre des « *Envois aux Soldats* » instituée par l'Automobile-Club de France vient de déléguer l'un de ses collaborateurs pour exposer le but et le fonctionnement de son organisation dans les usines dont la fabrication concerne la Défense Nationale.

« C'est ainsi que la première série de



Dans leur chapelle de Chelsea, les Invalides anglais jurent de faire tous leurs efforts pour recruter des volontaires et contribuer à la victoire des alliés.

conférences a eu lieu aux Etablissements de ce genre, à Paris et aux environs, à Lyon, Marseille et dans la région Montbéliardaise.

« Toutes les usines visitées à ce jour ont chaleureusement adhéré au « *Tronc du Poilu* ».

« C'est là un beau geste de solidarité des travailleurs de l'arrière à l'égard de leurs camarades du front.

« Ces causeries patriotiques vont se continuer dans les autres grands centres industriels de France ».

Ajoutons que la première liste des Sociétés adhérentes par région et par ordre alphabétique, s'établit comme suit :

*Paris et environs.* — Ariès, Barbier, Bénard et Turenne, Brasier, Chenard et Walcker, Clément-Bayard, Delaunay-Belleville, Grouvelle et Arquembourg, L. Guer, Lorraine-Dietrich, Malicet et Blin, Panhard et Levassor, Pougeot, Renault, Saurer, Vinot et Deguingand, Unic.

*Lyon.* — La Buire, Cottin et Desgouttes, Hotchkiss, Moteurs Gnome et le Rhône, Rochet-Schneider. (La Maison Berliet a excipé de son Organisation particulière pour décliner toute participation à l'Œuvre de l'A. C. F.).

*Marseille.* — Chantiers et ateliers de Provence, Forges et Chantiers de la Méditerranée, Giraud et Soulet, Société Française des Munitions d'Artillerie, Stapfer, Duclos et C<sup>ie</sup>, Turvat, Méry et C<sup>o</sup>.

*Région de Montbéliard.* — Automobile Peugeot : Audincourt, Beaulieu-Sochaux. Les fils de Peugeot frères : Terre-Blanche, Valentigney, Forges d'Audincourt, Usines Japy, à Beaucourt. Usines Peugeot-Japy, à Audincourt.

Nos combattants peuvent ainsi voir que leurs camarades civils et militarisés ne les oublient pas...

## CARNET DE DEUIL

Un comédien qui avait abandonné depuis bien des années, déjà la carrière théâtrale où il avait obtenu de brillants succès, Romain, « le beau » Romain,

comme on disait alors, au boulevard, vient de succomber à une longue et cruelle maladie.

Tour à tour applaudi à l'Ambigu, à Cluny, au Gymnase, aux Nouveautés, à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon où il fut dans tous les rôles de son emploi de jeune premier en leur prêtant une élégance naturelle et une physionomie sympathique, il prit par la suite, la direction des théâtres de quartier.

Romain avait épousé la fille du directeur de Cluny, M<sup>lle</sup> Laroche, dont les soins affectueux et dévoués ont adouci les années de souffrance du pauvre artiste.

## LA CUISINE ET LA TABLE

## Carbonnades flamandes

La viande étant coupée en tranches, faites-la rôtir dans du beurre. D'autre part, faites roussir une cuillerée de farine avec deux ou trois oignons hachés dans 75 grammes de beurre ; mouillez le roux avec de l'eau et une cuillerée à soupe de vinaigre et ajoutez sel, poivre, bouquet garni. Versez cette sauce — qui doit être assez longue — sur les carbonnades, fermez la casserole et laissez cuire une bonne heure. Au dernier moment ajoutez-y un petit verre de vin rouge et un filet de vinaigre ; dressez les carbonnades, faites réduire la sauce quelques minutes et versez sur les carbonnades. Si vous le voulez, servez en même temps des choux de Bruxelles sautés au beurre.

## MENUS

## Déjeuner.

Rissoles aux nouilles  
Côtelettes de porc truffées  
Pomme de terre Anna  
Soufflé de tapioca

## Dîner.

Potage crème d'asperges  
Ris de veau sur chicorée  
Poulets nouveaux rôtis  
Haricots verts à la sarriette  
Riz aux cerises